

Julia ROUSSOT-LARROQUE

Comparés à la durée du Paléolithique moyen, et même du Paléolithique supérieur, les deux ou trois millénaires du Mésolithique ne semblent qu'un court intermède où l'on pourrait croire facile (du moins plus que pour les périodes antérieures) d'opérer des coupures géographiques et chronologiques claires, cernant des cultures entre lesquelles on envisagerait ensuite les problèmes ordinaires de relations, d'influences, de frontières, etc. Les changements climatiques importants mais non dramatiques, ni déterminants pour la vie des derniers chasseurs, ne joueraient qu'un rôle mineur, le gibier chassé (cerf et sanglier essentiellement), ou les techniques de chasse ne variant guère au cours de cette période.

Les industries (surtout les industries lithiques, les mieux connues et de loin) seraient avant tout l'expression d'une technologie spécialisée de la chasse, surtout la chasse à l'arc, dont le Mésolithique tiendrait sa spécificité parmi les autres cultures de chasseurs. La prépondérance économique de cette technique se refléterait, au plan des industries lithiques, dans l'importance accordée aux artefacts considérés comme missiles, pointes, "armatures" géométriques ou non, dont la dénomination même trahit une connotation fonctionnaliste.

Au-delà des études typologiques détaillées, la catégorie générale des "armatures" peut aussi s'envisager globalement sous l'angle de son importance au sein des activités des groupes humains considérés. Cette importance se mesure par exemple dans le pourcentage d'armatures par rapport à l'outillage commun. Celui-ci renverrait à d'autres activités, tantôt encore liées indirectement à la chasse, (fabrication de hampes, par exemple : lames et lamelles Montbani ?) ou à ses produits (traitement des peaux : grattoirs ?), tantôt plus ou moins indépendantes de la chasse.

Cette importance de l'arc et de la flèche, thème fortement souligné dans le travail récent du Dr. Rozoy (1978), s'exprimerait jusque dans la structure territoriale et sociale des groupes humains concernés, commandant la dimension de leurs

territoires de chasse, leur circulation à l'intérieur de ceux-ci et même la perméabilité de leurs frontières et les potentialités de circulation de l'innovation, selon des modèles empruntés à de plus modernes sociétés de chasseurs. Des modalités locales, à base de "traditions" ou de "préférences" voire de simples modes trahiraient les différences entre groupes culturels, par des nuances dans l'outillage lithique de ce vaste ensemble de populations partageant la même vie de prédateurs. Ces petites variations dans la composition et le style des outillages lithiques, liées à des traditions locales, des modes ou des préférences, permettraient d'établir une géographie culturelle détaillée, très segmentée en groupes régionaux à territorialité marquée. L'origine de ces groupes serait à rechercher avant tout sur le plan local. Ils manifesteraient au cours du temps une résistance marquée. Ainsi, dans le cadre de la France, une trentaine de groupes humains pourrait déjà être identifiés par la phase récente du Mésolithique (Rozoy, 1978). Les moteurs du changement culturel s'exerceraient de manière relativement autonome dans le cadre de chaque groupe, avec parfois des décalages sensibles dans le temps, d'un groupe à l'autre. Ces changements ne seraient, pour l'essentiel, attribuables, dans le cours du Mésolithique, ni à des invasions de groupes étrangers, ni même à des mutations massives de caractère supraculturel. Ainsi, par exemple, au 6ème-5ème millénaire, comme auparavant, "il n'y a rien de nouveau sous les frondaisons" (Ibid., p.925), mais seulement des changements techniques "qui sont plus une mode qu'une révolution".

Ces modes, étudiables essentiellement au travers des industries lithiques, ne changeraient pas fondamentalement la vie des hommes mésolithiques ; c'est peut-être justement de là, du fait d'une certaine indifférence économique et fonctionnelle, d'une "isomorphie" (Binford, 1973) que ces variations de l'outillage lithique tiendraient leur signification culturelle : "l'étude typologique détaillée de la totalité de l'outillage... rend possible, grâce à la constatation de multiples particularités et tours de main, à l'étude de leur style comme de leur fréquence, une approche aussi détaillée des groupes de population que le permet la céramique pour la Protohistoire" (Rozoy, p. 918).

Une analyse poussée du lithique mésolithique permettrait donc, pour la première fois peut-être en

Préhistoire, de parvenir à l'équivalent de ce qu'en Protohistoire J. Sackett a nommé la "sociologie céramique" (Sackett, 1977). Jusqu'ici, un tel résultat avait été jugé difficile, voire impossible à atteindre par l'analyse des outillages de pierre, moins aisément détachables de leur fonction que les récipients en poterie (Bordes et de Sonneville-Bordes, 1970 ; Binford, 1973).

L'exemple mésolithique serait donc particulièrement pertinent pour traiter de la signification culturelle des industries lithiques, puisqu'il permettrait de descendre à un niveau de résolution vainement espéré jusqu'ici. Cette grande espérance est-elle réellement satisfaite ? Nous allons ici nous borner à examiner deux aspects limités mais, pour nous, significatifs et d'ailleurs complémentaires concernant le Sauveterrien du Sud-Ouest de la France, vers la fin du 7ème et le début du 6ème millénaire avant notre ère.

Nous l'envisagerons d'abord dans sa répartition spatiale différentielle, par rapport à un éventuel groupe culturel voisin, le "groupe des Causses". Ensuite, nous plaçant cette fois dans une perspective diachronique, nous tenterons de le suivre dans son devenir, au tournant du 7ème-6ème millénaire, où le vent de la néolithisation commençait à agiter sérieusement les paisibles frondaisons du Mésolithique.

1) Le Sauveterrien et le "groupe des Causses".

Le Sauveterrien, dont le site éponyme se trouve en Aquitaine, est assez bien représenté dans cette région. Les outillages, provenant souvent de fouilles déjà anciennes et dont la totalité ne nous est pas toujours parvenue, ne se prêtent pas en général à l'utilisation de méthodes statistiques fines. Notre propos ne sera pas ici d'en examiner en détail les caractères principaux, bien connus par ailleurs. A un niveau d'analyse volontairement simple, le Sauveterrien se caractérise par l'association d'outils du fonds commun, d'armatures microlithiques (triangles, rares segments,...), de pointes de Sauveterre ou de Rouffignac, de lamelles scalènes, etc. La technique du microburin s'applique, pour la fabrication des armatures, à un débitage de lames ou lamelles de type Coincy ou Rouffignac. Ce dernier n'est, à notre avis, qu'une variante épaisse et irrégulière du précédent, imputable

aux caractères propres du silex local utilisé, plutôt qu'une variante à valeur culturelle ou chronologique.

Ces caractères se rencontrent sur une aire géographique assez vaste, débordant l'Aquitaine vers l'est et le sud. Sans même se référer à l'immense "complexe sauveterroïde" de certains auteurs, qui équivaldrait à l'ensemble des industries à triangles du Mésolithique européen, on doit tout de même reconnaître que maints gisements dans le Massif central ou le Quercy, et jusqu'à la périphérie septentrionale de la Provence, présentent avec le Sauveterrien d'Aquitaine beaucoup de caractères communs, les types d'outils et d'armatures étant les mêmes et fabriqués de manière identique, sur des supports présentant un style de débitage fort proche.

Pourtant, d'après J.-G. Rozoy, la simple comparaison du pourcentage des armatures par rapport à celui de l'outillage commun permettrait un clivage, là où le seul point de vue qualitatif n'en montrait pas. D'un côté, des sites où le taux d'armatures est plutôt faible par rapport à celui de l'outillage du fonds commun : ainsi à Rouffignac(Dordogne), de la couche 5 b à la couche 4 a, sauveterriennes(Barrière,1975) et à Saint-Laurent-Médoc(Gironde) (Ferrier, 1936). Le taux d'armatures atteint au maximum 50 %(couche 5 a de Rouffignac, la plus riche en armatures de ce site) et peut tomber même à 9,3 % (couche 5 b du même site, pauvre, il est vrai). De l'autre côté, des sites qualitativement similaires, et jusque là considérés comme sauveterriens, montrent un taux beaucoup plus fort d'armatures, telle la grotte des Fieux (80 % et plus d'armatures) ou l'abri de chez Jugie (Mazière et Raynal, 1984).

Ces différences quantitatives suggéreraient, selon J.-G. Rozoy, l'existence de deux groupes humains différents ; l'un serait le Sauveterrien proprement dit, l'autre le "groupe des Causses". Notons au passage que le principe sur lequel se fonde cette distinction de deux cultures, ou sous-unités culturelles, peut déjà sembler fragile. Du strict point de vue quantitatif invoqué, est-il permis de poser qu'une marge considérable de variation (de 9 à 50 %) est admissible à l'intérieur d'une même culture, le Sauveterrien, tandis qu'un seuil critique entre 50 et 80 % obligerait à séparer, de ce même Sauveterrien, un autre groupe culturel, le groupe des

Causses ? Par quel calcul, ou quel raisonnement, se justifie la valeur culturelle de ce seuil ? Nous n'avons pu le découvrir.

Assurément, le problème rejoint un débat d'intérêt méthodologique général, celui des critères permettant de pratiquer des coupures dans l'apparent continuum des données archéologiques. Entre 50 et 80 % d'armatures (taux obtenus, respectivement, dans la couche 5 a, "sauveterrienne" de Rouffignac, et dans le niveau "caussenard" des Fieux, il n'y a pas plus de variation, au sens bêtement quantitatif du terme, qu'entre 9 et 50 %, variation considérée comme acceptable entre la couche 5 b et la couche 5 a, "sauveterriennes" de Rouffignac. Or, dans le premier cas, on refuse une continuité qu'on admet dans le second cas. Resterait aussi à se demander pourquoi deux groupes culturels, et non trois ou n groupes ? Est-ce parce que les industries lithiques de Rouffignac 5 a et 5 b ont été recueillies sur un même gisement ? Qu'en aurait-il été si quelques centaines de kilomètres les avaient séparées ?

Un autre gisement vient au secours de l'hypothèse d'un Sauveterrien où les armatures tiendraient une place relativement limitée : il s'agit de Saint-Laurent-Médoc, site de plein air sur les sables de l'Ouest girondin. La composition de l'outillage lithique s'y trouve correspondre assez bien à celle des niveaux "sauveterriens" de Rouffignac. Sur ces deux seuls sites repose d'ailleurs, assez paradoxalement à notre avis, la diagnose du Sauveterrien lui-même, beaucoup mieux représenté pourtant dans tout le Sud-Ouest de la France.

En face de la position adoptée par J.-G. Rozoy en face de l'amplitude de variation constatée dans le taux d'armatures, par ailleurs identiques, de deux types de sites jusque là considérés comme sauveterriens, une objection vient naturellement à l'esprit. Dans les habitats ont dû exister des localisations d'activités expliquant des taux particulièrement élevés de certains types d'outils, en particulier les armatures. L'état où se trouvaient certains gisements avant le début des fouilles et l'impossibilité de s'assurer de la totalité de l'industrie sur la plupart des sites seraient alors, au moins en partie, responsables de ces variations anormales de pourcentages. En outre, des spécialisations de certains sites, particulièrement consacrés aux activités de chasse, par exemple, auraient pu également exister au Mésolithique. Spécialisation de loci à l'intérieur

d'un habitat et spécialisation d'habitats à l'intérieur d'un territoire rendraient alors compte des disparités constatées. Les données actuellement disponibles ne permettent pas une approche assez fine pour tester cette hypothèse de manière satisfaisante ; les sites intacts lors de leur découverte et entièrement fouillés sont l'exception ; encore moins peut-on prétendre connaître assez bien les différentes implantations humaines mésolithiques sur un territoire donné pour maîtriser les données élémentaires du problème. Dans ces conditions, il est tout de même hardi de poser en principe que de telles spécialisations n'existaient pas dans le Mésolithique français.

Ce préambule méthodologique indispensable doit absolument s'accompagner d'un autre corollaire méthodologique, également indispensable. Les stratigraphies observées à la fouille se manifestent, en particulier pour les gisements mésolithiques sous abri de la moitié sud de la France, sous forme d'une superposition de niveaux témoignant généralement d'activités intenses de combustion, avec alternance de "foyers", "cendres blanches", "couches rouges",... Bien évidemment, les fouilleurs soigneux distinguent ces niveaux et séparent les industries qu'ils y recueillent. La tendance générale est de considérer ces industries comme successives et de les étudier comme des phases diachroniques d'un développement culturel. Or des études en cours, utilisant des méthodes modernes, en particulier la micromorphologie (Courty) tendent à montrer que ces niveaux phénoménologiquement distincts, peuvent fort bien avoir été synchrones car ils seraient le résultat d'un processus de sédimentation anthropique rapide où, par exemple, le "paquet" de couches, noire, blanche, rouge, ne correspondrait qu'à une seule et même structure de combustion. Parmi les précautions méthodologiques indispensables, il faudrait donc mettre la lutte contre l'illusion de la durée, matérialisée par une apparente superposition de "couches" au sein de ces dépôts anthropiques qui constituent l'essentiel des niveaux mésolithiques fouillés dans nos régions.

Ainsi donc, de même qu'on peut considérer que les variations consistantes des taux d'armatures d'un gisement à l'autre ne sont peut-être que des illusions, que dissiperait une comparaison portant sur des surfaces plus larges, (et à la limite, sur la totalité de la surface archéologique), parallèlement, les variations d'une "couche archéologique" à

l'autre dans un même gisement ne sont peut-être parfois que des illusions d'un autre genre, dissimulant le fait que l'ensemble de ces "couches" ne représente peut-être qu'un court moment de l'histoire du groupe humain qui a abandonné ses outils en ce lieu.

Pour ce qui regarde la seule différence fonctionnelle entre sites, dont les uns, à fort taux d'armatures, seraient des camps de chasse, les autres, à taux plus fort d'outillage commun, seraient plutôt consacrés à des activités autres, où grattoirs, denticulés, racloirs, éclats retouchés, seraient plus nécessaires, l'examen des caractères les plus apparents de leur environnement ne semble pas confirmer une telle hypothèse. Un faible taux d'armatures se rencontre aussi bien sur un site de plein air sur les sables, à Saint-Laurent-Médoc, que dans un porche de grotte, à Rouffignac ; tandis qu'un autre porche de grotte, aux Fieux, livre au contraire une proportion beaucoup plus forte d'armatures. Si le cadre géologique et l'environnement ont exercé une influence marquée sur l'aspect fonctionnel des sites sauveterriens, on devrait constater un clivage différent, entre habitats de plein air, sur les sables, et habitats de grottes ou abris, dans les grès ou les calcaires. Or ce n'est visiblement pas le cas.

On aurait pu penser aussi que les facilités d'approvisionnement en matière première commandent dans une certaine mesure ces variations. Cet élément de différenciation ne semble pas avoir non plus joué ici, puisque Rouffignac, où les rognons de silex abondent dans les parois mêmes de la grotte, ne montre pas de différence sensible avec Saint-Laurent-Médoc, où le silex devait être recherché à une certaine distance, sous forme de petits galets roulés.

Ces considérations portent seulement, à dire vrai, sur l'environnement géologique et topographique des sites. Peut-on assimiler la spécialisation fonctionnelle d'un site à son seul environnement physique ? Probablement non. Rien n'empêcherait, à la rigueur, un site de plein air sur les sables d'être l'équivalent fonctionnel d'un abri : l'un comme l'autre pourraient théoriquement correspondre à l'occupation saisonnière d'un petit groupe dont le camp de base serait situé ailleurs. Sans doute faudrait-il donc envisager des modalités beaucoup plus complexes qu'un déterminisme simpliste commandé seulement par la topographie ou le cadre géologique. Dans la

pratique, cependant, une analyse des ressources économiques de l'environnement, à peine esquissée pour le moment, ne montrerait peut-être pas de différences très marquées entre les territoires environnant Rouffignac ou les Fieux, tandis que celui de Saint-Laurent-Médoc s'en distinguerait probablement davantage.

Par élimination des différences fonctionnelles - du moins au niveau d'ignorance où nous sommes de la structuration de l'espace peuplé par les groupes mésolithiques - on en vient donc à attribuer une valeur culturelle à la différence de structure des outillages, mesurée par le taux d'armatures : cette différence suggère la distinction d'un "groupe des Causses" caractérisé par l'abondance des armatures, et d'un Sauveterrien au sens strict, où ce taux d'armatures serait plus faible (J.-G. Rozoy, 1976).

Ici intervient un nouveau facteur. Jusqu'alors, le rôle des localisations géographiques n'était pas pris en compte ; tant qu'on demeurait dans la marge de variation du pourcentage d'armatures jugé tolérable à l'intérieur du Sauveterrien, peu importait, semble-t-il, les distances séparant le Médoc (Saint-Laurent) du bassin de la Vézère (Rouffignac). Par contre, lorsque l'on constate une variation de pourcentage d'armatures jugée cruciale, séparant l'industrie lithique des Fieux de celle des deux sites précédents, le cas est envisagé tout autrement. La coïncidence apparente de cette variation avec une territorialité différente est désormais considérée comme le signe auquel on reconnaît l'existence de deux cultures distinctes, en vertu du principe implicite d'exclusion territoriale, la culture s'identifiant, ou du moins se reconnaissant, au territoire qu'elle occupe, et deux cultures contemporaines ne pouvant occuper le même espace. C'est donc de ce point de vue que nous allons procéder à un examen critique des vues de J.-G. Rozoy sur la question sauveterrienne. Le Sauveterrien sensu stricto ainsi conçu ne se définit, rappelons-le, qu'à partir de deux sites seulement : Rouffignac, qui à la vérité comprend plusieurs couches sauveterriennes superposées (couches 5 et 4, elles-mêmes partiellement subdivisées), et Saint-Laurent-Médoc. Le Nord-Ouest de l'Aquitaine compte pourtant d'autres gisements, y compris le site éponyme. Sans doute, certains d'entre eux n'offrent-ils pas toutes garanties pour une étude scientifique moderne, mais ce n'est pas le propre de cette région, loin de là. D'ailleurs, l'industrie de Saint-Laurent-Médoc, bien que

soigneusement recueillie par notre regretté collègue Jean Ferrier, n'est jamais qu'une récolte de surface dans la cour de l'école et, même après tamisage, rien ne permet de penser qu'on en possède la totalité. D'autre part, les "contaminations" néolithiques y sont plus importantes que ne l'a pensé J.-G. Rozoy et comportent aussi un poignard en silex blond, un nucléus fusiforme, des flèches, le tout probablement arténacien ; or cette culture du Néolithique final a, comme le Mésolithique, débité des lamelles, fragmentées par la technique du microburin pour la fabrication des microlithes (J. Roussot-Larroque, 1973). De toutes façons, comme pour toutes les autres stations de surface, à Saint-Laurent-Médoc, l'industrie attribuée au Sauveterrien est le produit d'un tri typologique, avec les limitations que cela implique.

Quant à Rouffignac, on le sait, le gisement avait subi, avant la fouille de C. Barrière, des destructions imputables pour une part au ravinement par d'importants égouttoirs à l'aplomb de la visière du porche, pour une autre part à des travaux d'aménagement de l'accès de la grotte. Pour ces diverses raisons, les deux sites retenus par J.-G. Rozoy ne se présentent peut-être pas dans des conditions tellement meilleures que d'autres sites écartés par lui de la définition du Sauveterrien. Certes, en matière de Mésolithique, un purisme excessif n'est sans doute pas de mise, sinon on s'interdirait pratiquement de traiter le sujet sur la majeure partie du territoire français, pour ne rien dire de bon nombre de pays voisins. Du moins devrait-on peut-être essayer de compenser des biais inévitables par la comparaison d'ensembles assez nombreux pour que les diverses causes d'erreur aient quelques chances de s'annuler, ou du moins de s'atténuer.

Il nous est donc paru utile d'ajouter aux deux sites retenus par J.-G. Rozoy quelques autres séries : deux séries inédites proviennent des rives de l'étang de Lacanau (Lacanau-Médoc, Gironde) ; elles ont été recueillies par tamisage à l'eau par J.-P. Callède. Nous y avons joint une importante part de l'industrie provenant des niveaux sauveterriens du site éponyme, le Martinet à Sauveterre-la-Lémance, ainsi que de la Borie del Rey à Blanquefort-sur-Briolance (Lot et Garonne) fouillés par L. Coulonges (Coulonges, 1933).

A Lacanau-Médoc, les deux concentrations de vestiges lithiques se situent dans un cadre naturel fort proche de celui de Saint-Laurent-Médoc, étant aussi des sites de plein air

sur couverture sableuse. Pourtant, à Lacanau-Médoc, l'industrie se caractérise, à l'inverse de Saint-Laurent-Médoc, par sa richesse en armatures microlithiques, triangles surtout, avec quelques rares segments, pointes de Sauveterre, de Rouffignac et de Tardenois, lamelles scalènes. L'outillage commun est très rare (quelques racloirs et denticulés), bien que le débitage, relativement abondant, sur galets, montre bien qu'il y a eu taille sur place. Le contraste avec Saint-Laurent, très marqué sur le plan quantitatif, ne paraît pas lié, du moins en première analyse, à une spécialisation fonctionnelle différente de ces sites ; ni leurs dimensions, ni le nombre d'artefacts recueillis, ni l'environnement ne les démarquent clairement. Cette fois, pourtant, on ne peut plus, comme à propos des Fieux avec lequel ils ont en commun l'abondance relative des armatures, envisager de rattacher les deux sites de Lacanau à un groupe territorialement et culturellement différent du Sauveterrien de Saint-Laurent-Médoc.

D'autre part, le site éponyme du Sauveterrien, l'abri du Martinet à Sauveterre-le-Lémance, ne répond pas, lui non plus, au "modèle" sauveterrien de J.-G. Rozoy, défini à partir de Rouffignac et Saint-Laurent. Certes, la dispersion des séries lithiques provenant des fouilles de L. Coulonges ne permet plus d'étude statistique. On possède pourtant une bonne publication de l'industrie sauveterrienne du gisement (Coulonges, 1933). Les dénominations utilisées à l'époque pour les outillages lithiques ont bien sûr changé, remplacées par une typologie plus précise et détaillée. Cependant, le vocabulaire de L. Coulonges est amplement suffisant pour distinguer les microlithes de l'outillage du fonds commun. Il ne fait aucun doute, par ailleurs, que cet outillage commun, grattoirs, racloirs, denticulés, lames à coches ou denticulées, etc. a bien été recueilli, conservé et figuré en partie dans la publication. Seuls, le débitage et le matériel peu retouché sont, de toute évidence, déficitaires mais il n'entrent pas normalement dans le calcul des pourcentages que nous essayons de comparer ici, selon la voie suivie par J.-G. Rozoy.

On sait aussi que des lots d'objets ont été, par la suite, donnés ou cédés à des collections privées ou publiques, ce qui devrait fausser les comparaisons ; mais il s'agissait, pour l'essentiel, de microlithes, triangles, pointes de Sauveterre et de microburins, comme nous avons pu le vérifier à

plusieurs reprises. Il s'ensuit donc que la série actuellement disponible est plutôt appauvrie qu'enrichie en armatures par rapport aux récoltes d'origine. Enfin, nous avons pu étudier une importante série provenant de la collection Coulonges et longtemps conservée par le fouilleur. Le rassemblement de ces diverses données nous donne tout de même quelque idée de la composition générale de l'industrie sous l'angle choisi et dans les limites d'approximation possibles au niveau envisagé.

Tant dans la publication d'origine que dans nos décomptes de la série conservée jusqu'en 1976 par L. Coulonges, il apparaît que le taux d'armatures du Sauveterrien de Sauveterre était nettement plus élevé qu'à Rouffignac ou Saint-Laurent-Médoc. A titre purement indicatif - compte tenu des réserves exposées plus haut - on l'estimerait aux alentours de 75 à 80 %, ce qui nous rapproche davantage des taux d'armatures des Fieux ou de Chez Jugie. Encore ce taux a-t-il, à Sauveterre, des chances d'être plutôt minoré (cession des pièces microlithiques "typiques" aux collections publiques et privées, tamisage peut-être moins exigeant que dans les fouilles modernes). Le cas est le même pour le Sauveterrien de la Borie del Rey, site assez proche du Martinet, dont nous avons pu aussi décompter une bonne série.

Ces exemples mettent en évidence certains problèmes inhérents à l'interprétation culturelle de la variabilité des industries lithiques. Un échantillonnage trop restreint avait donné à J.-G. Rozoy l'impression que les sites à armatures nombreuses se situaient à la périphérie orientale et méridionale de l'Aquitaine (les Fieux, Chez Jugie) et ouvert la possibilité d'une partition du Sauveterrien, tel qu'on l'entendait, en deux groupes culturels, distingués par un taux faible ou fort d'armatures, et territorialement distincts. Un échantillonnage plus large juxtapose au modèle de J.-G. Rozoy d'un Sauveterrien à taux faible ou moyen d'armatures, un autre modèle à taux plus fort, mais sans distinction territoriale claire, puisque les deux sites de Lacanau-Médoc répondent à Saint-Laurent-Médoc sur les sables de l'Ouest girondin, tandis que Sauveterre et la Borie del Rey répondent à Rouffignac dans la zone des abris calcaires du Périgord-Agenais.

D'autres possibilités s'ouvrent désormais à l'interprétation. A la géographie culturelle qui distinguait Sauveterrien et groupe des Causses pourrait d'abord se

substituer un scénario d'histoire culturelle, qui transformerait les deux "cultures" en deux "moments" successifs d'un même ensemble évoluant au cours du temps. Cette première manipulation des données pourrait être justifiée ainsi : puisque chacun admet volontiers que les données chronologiques dont nous disposons ne représentent qu'une approximation assez grossière, ne pourrait-on faire entrer en jeu des modulations plus fines de notre approche temporelle du bloc sauveterrien ? On admettrait sans doute sans peine que le champ des variations observées soit l'expression de plusieurs tendances, dont la diversification spatiale (point de vue de la géographie culturelle) n'est qu'un aspect. Cet aspect se combinerait à des micro-évolutions temporelles.

Le Sauveterrien évolue vraisemblablement pendant les quelques 1000 à 1500 ans de sa durée présumée (7200 b.c. pour la couche 5 b de Rouffignac à 5850 b.c. pour la couche 3).

Rien n'empêche donc a priori de supposer que certaines des variations enregistrées dans les pourcentages d'armatures (pour ne prendre que cet aspect de la variabilité) soient imputables à des micro-variations ayant eu lieu dans un temps trop bref pour que les dates disponibles nous permettent de les reconnaître d'une manière indubitable. On en viendrait donc à un scénario plus compliqué, où les frontières culturelles varieraient en fonction de l'histoire des groupes (supposés) en présence. Les taux plus forts d'armatures ne définiraient pas un groupe humain occupant un certain territoire, par exemple corrézien ou caussenard ; ils caractériseraient peut-être une certaine phase de développement, chronologiquement située à l'intérieur de la séquence sauveterrienne : tel serait alors le sens à donner à l'équivalence entre le lithique des Fieux et celui des couches 4 b et 4 a de Rouffignac, avancée à titre d'hypothèse par J.-G. Rozoy (1976, p. 359).

Au cas où cette périodisation fine, assez largement hypothétique, se trouverait contredite par des méthodes de datation plus serrées, ou des séquences stratigraphiques contradictoires, une autre possibilité demeurerait. On pourrait plus subtilement échafauder un modèle conciliant histoire et géographie culturelle, avec par exemple des frontières fluctuant au cours du temps entre deux groupes voisins. On pourrait ainsi envisager que ces forts taux

d'armatures caractérisent un groupe (ou plusieurs, à définir par une analyse plus poussée) dont les frontières territoriales auraient varié largement au cours du temps, de sorte que leur position spatiale et temporelle puisse apparaître comme variable selon le point où on les observe. Cette situation se comparerait assez bien, toutes proportions gardées, avec le problème des différents moustériens et leur position géographique et chronologique relative.

De cette manière, on peut jouer sur les données de façon à utiliser, à chaque fois, le modèle jugé le plus satisfaisant, c'est à dire susceptible, à la fois, de rationaliser la forte instabilité des pourcentages, et de ne pas contredire une tendance évolutive générale, extrapolée entre un point de départ (les industries de la fin des temps glaciaires) et un point d'arrivée (les industries du Mésolithique final) donnés à l'avance. A l'intérieur de cette prison méthodologique, la marge de manoeuvres devient assez faible, les solutions n'étant pas très nombreuses. Par bonheur, l'instabilité des pourcentages d'armatures relevés dans la seule séquence sauveterrienne actuellement disponible en Aquitaine, celle de Rouffignac (de 5,9 à 50 %, sur des séries d'ailleurs numériquement bien faibles) est telle qu'on peut toujours s'arranger pour raccorder, tant bien que mal, un ensemble industriel donné à l'un des niveaux de cette séquence et, à partir de là, extrapoler sa position chronologique dans la séquence (J.-G. Rozoy, p.359). Dans un tel cadre, cependant, l'évolution générale du Sauveterrien se discerne malaisément. Ni le point de départ, ni le point d'arrivée ne peuvent être d'un grand secours. On peut chercher ce point de départ dans la tendance à la miniaturisation que manifestent certaines industries du Tardiglaciaire, spécialement en ce qui concerne le groupe des pointes (Thévenin, 1982). Dans le Sud-Ouest de la France, particulièrement dans la région où se situe le site éponyme du Sauveterrien, des complexes industriels originaux, comme le Laborien, manifestaient déjà, antérieurement, à la fois le goût des géométriques et la tendance à la miniaturisation (Le Tensorer, 1979). Ces tendances observables en diverses autres régions de l'Europe, peuvent être considérées comme caractéristiques de la mésolithisation (Thévenin et Roussot-Larroque, 1981).

Ces tendances sont également notables, avec leurs modalités propres, dans la couche 1 du Cuzoul de Gramat, avec miniaturisation préférentielle de la classe des pointes à dos.

Cependant, la reconnaissance de ces caractères ne saurait fournir une clef pour la détermination de la position chronologique relative des industries ultérieures, c'est-à-dire, dans ce cas particulier, à l'intérieur de la séquence sauveterrienne.

D'autre part, à l'autre bout de l'évolution, le problème de la fin du Sauveterrien ne semble pas sensiblement éclairci par la considération des industries qui l'ont suivi. Autrement dit, alors que, la plupart du temps, on semble admettre une relative sécurité des critères de distinction des industries lithiques du Mésolithique (ou même du Paléolithique supérieur) par rapport au Paléolithique moyen, en réalité, tout bien considéré, les problèmes épistémologiques n'y semblent pas fondamentalement différents. Même dans notre exemple, volontairement simple, portant sur des critères d'analyse grossiers, sur une période courte, et un territoire très limité, on se heurte à des problèmes d'interprétation culturelle qui ne sont pas minces, si l'on veut bien les envisager avec lucidité.

Considérer qu'un progrès - par ailleurs très souhaitable - dans les techniques de fouilles, l'interprétation des stratigraphies et du mécanisme des dépôts, les méthodes physiques de datation, l'analyse statistique poussée des industries lithiques... peuvent nous mettre, dans un avenir plus ou moins proche, en situation de résoudre tous ces problèmes, nous paraît une vision d'un optimisme irréaliste, car les problèmes posés se situent au niveau de l'interprétation culturelle, laquelle ne saurait dépendre aucunement de ces méthodes. La finalité de celles-ci est seulement de lui fournir des éléments de jugement - ce qui est déjà beaucoup, sans doute - mais jamais elles ne pourront outrepasser ce rôle.

L'interprétation culturelle, elle-même, dépend de décisions prises par le préhistorien, en fonction du choix qu'il fait entre diverses théories du changement culturel, des discontinuités opératoires qu'il doit pratiquer dans la continuité des données, du taux de variabilité qu'il juge admissible à l'intérieur d'une "unité culturelle" ainsi délimitée, de la position des seuils, au-delà desquels on estime juste de passer à une autre unité discrète.

Dans cette optique, une distinction "automatique" des unités culturelles à partir de leur contenu, quelque soit la sophistication des méthodes proposées ne peut pas même être sérieusement envisagée, fût-ce dans un avenir lointain, puisque les cultures, envisagées par le préhistorien, ne représentent jamais que des coupures commodes et non des entités réelles, quelles que soient les méthodes et artifices employés.

2) Le tournant du 6ème millénaire : "Sauveterrien à trapèzes" ou nouvelle culture ?

Nous l'avons dit, à l'arrière-plan des efforts faits pour replacer les variations de pourcentages de l'industrie lithique dans le cadre d'une unité culturelle appelée Sauveterrien, se trouve l'idée générale d'une évolution plus large dont ce Sauveterrien serait le terme central : cette évolution elle-même représente une extrapolation, entre un point de départ dans les stades terminaux du Paléolithique supérieur et un point d'arrivée au Mésolithique final, en tenant compte éventuellement (mais rarement en pratique) de son devenir ultérieur dans le Néolithique ancien.

Notre exemple, le Sauveterrien d'Aquitaine, a d'abord été envisagé de manière statique sous l'angle de la variation des pourcentages d'armatures, dans des outillages considérés comme qualitativement homogènes par ailleurs et même stylistiquement semblables. Nous allons maintenant le replacer dans une perspective diachronique et dynamique, en nous situant désormais à la période charnière du début du 6ème millénaire où, selon la plupart des auteurs, le Sauveterrien parvenu au terme de son évolution va subir des transformations décisives.

Il n'est pas de notre propos de discuter ici du détail des modalités de ce changement, ni même de sa position précise en années de calendrier, le début du 6ème millénaire ne constituant qu'un repère commode autour duquel, à quelques siècles près, se manifeste ce changement, selon le degré d'approximation de nos méthodes de datation et le degré d'imprécision de nos modes d'appréciation de ce changement.

Vers cette période apparaissent, en divers points de la "province" sauveterrienne (et bien entendu aussi, au-delà des limites territoriales assez floues qu'on veut bien lui attribuer et, qui, pour la plupart des auteurs, débordent

largement le Sud-Ouest de la France) des caractères d'instabilité marquée. Ces caractères ne concernent plus, comme dans le premier volet de cet exposé, la représentation proportionnelle de certains types à l'intérieur d'industries par ailleurs composées de l'agrégation des mêmes types. Désormais, des types nouveaux apparaissent, par exemple parmi les armatures. Trait peut-être encore plus important, ces types sont fabriqués sur des supports issus d'un nouveau style de débitage. Aux différences quantitatives, jouant à l'intérieur d'une constellation de types stables se substituent maintenant des différences qualitatives, avec rupture des associations préexistantes et apparition d'innovations technologiques et typologiques. Il s'agit donc d'une variabilité d'un ordre différent. Ainsi, par exemple, le trapèze, parcimonieusement représenté dans le Magdalénien de la gare de Couze, puis disparu, semble-t-il, ne reparait dans le Sauveterrien qu'en pourcentage insignifiant, comme une composante de valeur significative faible, anecdotique, et probablement dénuée de connotation chronologique (Rozoy, 1978). Assez brusquement, au début du 6ème millénaire, se forme au sein des armatures microlithiques, une catégorie des trapèzes fortement constituée et rapidement diversifiée.

On doit insister sur le problème que représente le passage à ces industries à trapèzes : s'agit-il d'une évolution progressive ou d'une mutation brusque ? Dans l'ouvrage de J.-G. Rozoy, c'est l'analyse de la couche 3 de Rouffignac qui supporte, pratiquement à elle seule, l'interprétation personnelle de l'auteur. Cette couche 3 de Rouffignac est datée de 5850 par le C 14 (7800 ± 50 BP). Peu riche en armatures, elle comprend encore, selon C. Barrière, quelques triangles, pointes de Sauveterre, de Rouffignac et du Tardenois. Au près de ces pièces, d'allure sauveterrienne, figurent quelques trapèzes, fabriqués sur des supports dont le style de débitage est différent. L'analyse des produits bruts de débitage confirme la juxtaposition du style de Coincy-Rouffignac, d'une part, et du style Montbani ou sa variante Montclus, d'autre part, assez irrégulière à cause probablement des caractères du silex local. Lames et lamelles Montbani prennent désormais une place notable dans cette industrie.

Un problème important est de savoir si cette juxtaposition de caractères doit s'interpréter comme signe d'une "industrie de transition" en voie de mutation, où les éléments traditionnels seraient encore à peu près en équilibre

numérique avec les éléments progressifs, ou bien s'il s'agit du mélange de deux ensembles, dans la mesure où, selon C. Barrière, la "couche 3" était formée de l'empilement de 11 lits cendreaux séparés par des lits noirâtres et où la datation provient de charbons prélevés à la base. Comme l'écrit justement C. Barrière "il n'est donc pas permis de suivre une évolution du matériel malgré une belle stratigraphie fine sur 0,40 m de puissance moyenne. L'étude lithique sera globale pour toute la couche 3, d'autant que la plus grande partie de l'outillage provient du secteur indivis extérieur" (Barrière, 1974, p.4).

Par contre, au Martinet et à la Borie del Rey, les industries à trapèzes sont transgressives sur les niveaux sauveterriens et ne comportent dès le début que du débitage style Montbani et des armatures trapézoïdales. Seule catégorie qu'on pourrait croire héritée du Sauveterrien, la lamelle étroite à dos abattu nous paraît pourtant faire partie intégrante du complexe des industries à trapèzes, car elle persiste au cours de leur développement ultérieur, ou même reparait à des stades avancés de ce développement (Roussot-Larroque, 1977). En réalité, ces lamelles, qui semblent contraster par leur étroitesse avec l'ensemble du débitage comme avec les armatures trapézoïdales et les pointes, ne sont étroites que parce qu'à dos. Il nous semble probable qu'une étude morphométrique fine permettrait de les distinguer des lamelles à dos du Sauveterrien.

Par ailleurs, dans la couche 3 de Rouffignac, les trapèzes à petite troncature concave et les trapèzes du Martinet sont tout à fait semblables à ceux du "Tardenoisien I ou III" du Martinet ou de la Borie del Rey. Si l'on veut voir, comme J.-G. Rozoy, dans cette couche 3 un niveau de transition entre les industries à triangles (Sauveterrien au sens classique) et les industries à trapèzes qui leur font suite, il faut donc admettre que l'évolution s'est faite ici par la simple juxtaposition des types anciens (triangles, pointes de Rouffignac et du Tardenois) et des types nouveaux (trapèzes) et que les deux styles de débitage ont été simultanément pratiqués pour l'obtention des supports correspondant à ces types d'armatures, c'est-à-dire le style Coincy-Rouffignac d'une part et le style Montclus-Montbani d'autre part, ce qui est tout de même curieux. Dans ce cas, la date de 5850 b.c. marquerait le point exact d'inflexion où un ensemble industriel s'apprête à laisser la place à son successeur.

Si, au contraire, on préfère penser que cette juxtaposition trahit plutôt un mélange et que l'on accorde plus de crédit aux stratigraphies du Martinet et de la Borie del Rey, on ne parlera plus d'une évolution sur place du "stade moyen" (Sauveterrien à triangles de la conception classique) au "stade récent" ou "Sauveterrien à trapèzes" selon le terme proposé par J.-G. Rozoy.

Au lieu d'une continuité, on reconnaîtra une substitution, le lithique sauveterrien étant remplacé par une industrie à trapèzes, fabriqués sur supports larges avec nombreuses lames et lamelles Montbani, industrie que L. Coulonges avait qualifiée de "Tardenoisienne" et que S.K. Kozłowski nomme "industries de type Cuzoul" (Kozłowski, 1973). Le choix d'un terme nouveau pour désigner ces industries, apparues au début du 6ème millénaire dans le sud-ouest de la France, montre bien que, pour ces auteurs, la variation de l'industrie lithique est suffisamment forte pour qu'on puisse conclure à un changement de culture. Le soi-disant "Sauveterrien à trapèzes" est bien trop éloigné du Sauveterrien, même sur le site éponyme, pour qu'on puisse encore l'y rattacher.

Ici encore, il s'agit d'un problème de décision, portant sur la signification culturelle des industries lithiques concernées. Il ne s'agit plus d'une différence de dosage de composants par ailleurs semblables, comme dans notre premier exemple, mais, cette fois, d'une apparition de caractères nouveaux et liés entre eux, ce qui écarte l'idée d'une simple mode, ne changeant "rien sous les frondaisons". Le changement du type dominant d'armatures (les trapèzes à la place des triangles) n'est pas seul en cause ; les pointes larges remplacent aussi les pointes étroites ; la retouche plate envahit d'abord la base, puis une part croissante de la surface de certaines armatures, le tout sur un débitage dont le style a changé. La mutation s'exprime également dans l'outillage du fonds commun, avec le développement marqué des lames et lamelles Montbani.

Le changement ne demeure donc plus dans les limites d'une variabilité, gênante peut-être mais encore admissible, au sein d'une culture assez largement conçue, comme c'était le cas dans l'exemple précédent. Ce changement atteint le stade de la mutation technologique, assez massive pour qu'on ne puisse

plus, sans artifice, maintenir la fiction d'une évolution interne sur place, qui se trouverait comme par hasard coïncider avec une évolution analogue sur un territoire beaucoup plus vaste que celui qu'on accordait au groupe culturel "parent".

Dès 1935, L. Coulonges comme A. Niederlender et R. Lacam un peu plus tard en avaient eu clairement conscience et c'est pourquoi, au Sauveterrien défini par le premier auteur nommé, ils faisaient succéder une nouvelle culture. Que cette culture ait été, par eux, dénommée Tardenoisien est peut-être criticable, puisqu'il existe certaines différences entre elles et le Tardenoisien du Bassin Parisien. Cette assimilation au Tardenoisien des industries lithiques à trapèzes d'Aquitaine n'était d'ailleurs, aux yeux de L. Coulonges, que partielle et provisoire ; il l'a clairement signifié.

En tout cas, tous étaient d'accord pour matérialiser, par l'attribution d'un nom différent, la nette coupure séparant le Sauveterrien des industries à microlithes postérieures, conçues comme définissant un complexe culturel différent. La massivité du changement perçu par tous ces auteurs semble niée par le seul J.-G. Rozoy qui postule, sous le vocable de "Sauveterrien récent" ou "Sauveterrien à trapèzes" une continuité culturelle de "l'Epipaléolithique" au-delà du tournant du 6ème millénaire.

Les arguments invoqués ("persistances d'outils communs, analogues à ceux des couches précédentes et du style de Rouffignac", ou affirmation que "la plupart des armatures sont celles du stade moyen et poursuivent leur carrière sans influence notable des trapèzes") ne reposent, tout bien considéré, que sur une interprétation des couches 3 et 2 de Rouffignac, dont on nous a pourtant dit que les armatures du "stade moyen" y avaient été, selon toute vraisemblance, remontées par les inhumations néolithiques !

Où placer dans le temps ce changement de culture ? Si, comme nous inclinons à le penser, la couche 3 de Rouffignac n'est pas sans poser des problèmes, la date de 5850 b.c., obtenue sur des charbons de la base de cette couche, ne peut sans doute être retenue sans précautions. Cependant, elle demeure acceptable dans la mesure où la plupart des dates C 14 de niveaux sauveterriens - au sens où nous l'entendons, à

l'exclusion des industries à trapèzes et débitage Montbani ou Montclus - ne dépassent guère 6000 b.c. D'autre part, des dates du début du 6ème millénaire sont connues pour le Néolithique ancien de la moitié sud de la France et jusque sur la bordure sud du Massif central (Roussot-Larroque et Thévenin, 1984).

Dans la couche 2 de Rouffignac, le Sauveterrien au sens classique n'existe plus, hormis quelques pièces intrusives ; le débitage Montclus et Montbani triomphe ; il existe des trapèzes, particulièrement le trapèze du Martinet à retouche inverse plate de la base et la pointe du Martinet, apparue dès le "Tardenoisien II" du Martinet et de la Borie del Rey. Malgré la pauvreté de cette couche, qui contraste avec la richesse des niveaux correspondants du Martinet et de la Borie, des comparaisons sont possibles entre eux. Il en ressort, comme nous l'avons antérieurement signalé (Roussot-Larroque, 1977) que l'industrie lithique de cette couche 2 de Rouffignac se situe à un stade avancé de l'évolution des complexes à trapèzes. La flèche tranchante non microlithique, à retouche abrupte ou à retouche semi-abrupte écaillée, qui y figure n'apparaît au Martinet comme à la Borie, que dans les niveaux à céramique ("Tardenoisien III" de Coulonges), qui appartiennent déjà au Néolithique ancien, du groupe culturel que nous avons appelé le Roucadourien et qui occupe un territoire continental allant de l'Aveyron (Combe-Grèze) à l'Agenais (Martinet, Borie del Rey) et au Périgord (abri Pageyral aux Eyzies). La date de 4500 b.c. de la couche 2 de Rouffignac correspond à celle du Néolithique ancien roucadourien de Combe-Grèze (Maury, 1981) ; ce Néolithique ancien régional possède une industrie lithique comportant une notable composante microlithique, avec trapèzes, pointes du Martinet, sur débitage de style Montbani, et une céramique qui se distingue du Cardial, présent sur la côte atlantique du Médoc, bien qu'elle appartienne probablement à la vaste famille des céramiques impressionnées (Roussot-Larroque, 1984). Il n'est donc plus question d'accorder au Mésolithique une longue durée dans un Sud-Ouest de la France néolithisé bien plus tôt qu'on ne le pensait il y a seulement quelques années.

La substitution des industries à trapèzes au Sauveterrien ne fut sans doute pas instantanée mais elle fut probablement trop rapide, à l'échelle d'un Mésolithique lui-même très court, pour qu'on ait des chances raisonnables de la saisir dans des conditions optimales. De toutes façons,

est-il besoin de le rappeler, l'existence d'une phase de transition entre deux complexes industriels n'implique en aucune manière l'assimilation de ces deux complexes en une seule entité culturelle. Le repérage d'une telle phase de transition, s'il était possible, ne permettrait pas davantage d'affirmer une évolution sur place.

Les industries à trapèzes d'Aquitaine, pour nous, ne sont pas sauveterriennes. Elles n'ont en commun avec le Sauveterrien que des caractères peu spécifiques, que J.-G. Rozoy reconnaît dans l'outillage commun de Rouffignac, dont une partie d'ailleurs, peut fort bien - tout comme les armatures - avoir été remontée des niveaux inférieurs par les inhumations néolithiques. A nos yeux, le caractère massif de la mutation de l'industrie lithique paraît constituer un seuil séparant deux entités culturelles distinctes.

On peut donc ici repérer, dans l'industrie lithique, une variation suffisamment massive, cohérente et stable pour qu'on soit tenté de conclure à un changement de culture. Ceci représente bien entendu, comme nous l'avons déjà souligné à propos de notre premier exemple, une décision volontaire, celle de séparer dans la continuité spatiale et temporelle où nous observons les traces de l'histoire humaine, une unité de travail commode que nous appelons "culture". Celle-ci n'a évidemment aucune réalité métaphysique, ne renvoie pas à un au-delà - la "tribu" ou la "famille" mésolithique, telle qu'elle pouvait se concevoir elle-même - car cet au-delà n'est ouvert qu'à l'imagination. Le concept de culture répond plus modestement, mais plus efficacement, à une finalité d'ordre épistémologique, opératoire, ancrée dans le stade présent des connaissances ; il est destiné à rassembler et organiser, de manière aussi cohérente que possible, le plus grand nombre de données et à permettre, comme hypothèse de travail, d'en agréger de nouvelles. Ce concept à son tour, éclatera par la suite, pour faire place à une nouvelle hypothèse organisée sur une base plus large, organisant un corpus encore plus vaste de données, et ainsi de suite.

L'exemple que nous avons choisi illustre ce processus. L'hypothèse "Sauveterrien à trapèzes" ne parvient pas, en effet, à intégrer de manière satisfaisante les données disponibles sur le développement des industries lithiques à partir du début du 6ème millénaire. Le maintien d'une

dénomination commune ("Sauveterrien") pour les industries à triangles du 7ème millénaire et les industries à trapèzes du 6ème millénaire et après, impliquerait, en effet, stabilité et évolution sur place, dans un cadre demeurant reconnaissable, sans apport notable de l'extérieur. Or, postuler cette stabilité n'est que reculer pour ... ne pas sauter : reculer le moment où, inéluctablement, va se poser le problème de la néolithisation. Or, vu la manière dont a été, d'entrée, conçu le Mésolithique, c'est-à-dire comme un Epipaléolithique, absolument lié au genre de vie prédateur des "derniers chasseurs", le Néolithique ne peut alors apparaître que comme la discontinuité radicale, la rupture, une sorte de scandale incompréhensible. Si, conformément aux vues âprement défendues par J.-G. Rozoy, il n'y a toujours "rien de nouveau sous les frondaisons", au moins jusqu'au milieu du 5ème millénaire en Aquitaine, un moment viendra bien où les nouveautés néolithiques devront trouver leur place. Ce ne pourra alors être que de manière catastrophique, sous forme de révolution soudaine, massive et entièrement exogène, causée par une immigration de populations venues d'ailleurs et colonisant le territoire mésolithique. Or ce schéma est, à l'heure actuelle, en voie d'abandon, non seulement dans les régions méditerranéennes, mais pour une très grande part du territoire français (Roussot-Larroque et Thévenin, 1984).

Le maintien d'une entité culturelle sauveterrienne dans le Sud-Ouest de la France, malgré les variations considérables de l'industrie lithique, comme probablement le maintien tout aussi obstiné, jusqu'au milieu du 5ème millénaire ou même au-delà, d'entités culturelles du même genre, dans d'autres régions (y compris peut-être même le Tardenoisien de la moitié nord de la France), constitue, pour nous, un obstacle méthodologique à toute compréhension du changement culturel qui se manifeste alors, comme il continuera de le faire par la suite. Toute la peine prise pour raccorder - assez artificiellement parfois - le Mésolithique "épipaléolithique" aux industries de la fin du Paléolithique supérieur fait, par contraste, apparaître avec un relief saisissant la difficulté presque insurmontable de raccorder le "stade récent" du Sauveterrien - comme d'ailleurs les stades récents et finaux de la plupart des autres cultures "épipaléolithiques" - à ce qui les a suivis dans le temps. En effet, la construction du système n'admet pas, ou admet très mal, une évolution normale du Mésolithique au Néolithique.

Pour ce qui regarde concrètement l'Aquitaine, la rupture entre Mésolithique et Néolithique, si elle existe, ne se situe nullement à l'issue du "stade récent" ou du "stade final" de J.-G. Rozoy, mais bien antérieurement. Comme nous avons pu l'établir dans un travail antérieur (Roussot-Larroque, 1977), les trois stratigraphies concordantes du Martinet, de la Borie del Rey et du Cuzoul de Gramat montrent une séquence constituée de 3 couches au Martinet et à la Borie et de 5 au Cuzoul (si l'on exclut le niveau supérieur, plus récent). On y constate la continuité du développement d'industries lithiques où le débitage du style Montbani fournit, d'une part des trapèzes larges, symétriques ou asymétriques à retouche abrupte, des trapèzes du Martinet, des pointes du Martinet, d'autre part des lames et lamelles à retouches et coches dites "Montbani". D'autres types d'armatures s'y adjoignent progressivement comme les flèches de Montclus et du Châtelet, les triangles et segments du Bétéy à retouche en double biseau, les fléchettes à base droite ou concave... Le débitage, la technique du microburin, l'envahissement progressif des armatures par la retouche plate, l'outillage commun, soulignent la continuité de cette évolution.

La céramique, présente selon L. Coulonges dès le "Tardenoisien II" de la Borie del Rey, s'affirme dans le "Tardenoisien III" de ce gisement comme dans celui du Martinet. Il ne s'agit nullement, comme on l'avait conclu un peu légèrement autrefois, de "Chalcolithique" ou de "Bronze" mais d'un bon Néolithique ancien, dont la poterie est analogue à celle de la couche C de Roucadour (Niederlender, Lacam et Arnal, 1965). Cette céramique apparaît régulièrement, associée à des industries lithiques analogues, à composante microlithique encore forte, comportant débitage Montbani, microburins, trapèzes, en particulier trapèzes du Martinet, flèches de Montclus et du Châtelet, etc. Ainsi à Puechmargues-Combes-Grèze II, dans l'Aveyron, où les microlithes représentent encore 15 % de l'industrie lithique.

Le hasard des contaminations ne pouvant en aucune manière expliquer pourquoi des industries lithiques analogues se trouvent régulièrement associées à une céramique semblable, aucun observateur de bonne foi ne peut refuser de reconnaître la réalité de cette association, qui pour nous possède une signification culturelle.

D'autre part, comme les deux niveaux qui précèdent le Roucadourien dans les séquences du Martinet et de la Borie del Rey montrent, nous l'avons souligné, des signes non équivoques de continuité dans l'industrie lithique, nous les regroupons sous le nom de cycle roucadourien, terme substitué à celui de "Tardenoisien d'Aquitaine" de Coulonges et à celui de "Sauveterrien à trapèzes" de Rozoy ; on y reconnaît trois phases, correspondant aux stratigraphies précitées, le Pré-Roucadourien I (ex-Tardenoisien I), le Pré-Roucadourien II (ex-Tardenoisien II) et le Roucadourien proprement dit (ex-Tardenoisien III).

Etant donné que la céramique manque ici dans la première phase (et parfois dans la deuxième) ce sont donc les industries lithiques qui permettent la saisie de cette entité culturelle. Les données économiques, qui seraient fort utiles, sont encore trop mal connues. L'élevage paraît attesté, quoique faiblement, dès le premier stade, au Cuzoul de Gramat (Ovicapridé) et ensuite au stade II (Ovicapridé et petit Boeuf). Notons que, dans la couche C de Roucadour dont nul ne peut nier le caractère néolithique, la chasse au Grand Boeuf et au Sanglier conserve encore une part très importante (Ducos, 1957). A Puechmargues, selon J. Maury, les Suidés ont également un rôle très important, bien que le Mouton soit également présent dès 4500 b.c. L'élevage du mouton est d'ailleurs attesté, avant même l'apparition de la céramique, dans des gisements considérés comme protonéolithiques, et cela loin des foyers de néolithisation supposés les plus anciens, ceux de la côte provençale par exemple. Dès 5900 b.c., le mouton représente 20 à 40 % de la grande faune dans la grotte Gazel et, vers la même époque, 29 % dans l'abri du Dourgne (Geddes, 1980).

L'hypothèse d'ancêtres sauvages du mouton en France méridionale étant à l'heure actuelle sérieusement mise en doute par les archéozoologues (Poplin, 1979), il devient très difficile de rejeter l'existence d'un élevage, pratiqué par des groupes jusqu'ici considérés comme mésolithiques. Cet élevage porte sur des spécimens, importés comme la zootechnie adaptée et sans doute les germes de bien d'autres innovations, destinées à mettre fin par la suite aux économies de chasse traditionnelles.... On ne peut donc plus rejeter ces vestiges d'espèces domestiques comme des contaminations accidentelles, ni interpréter leur présence comme résultat de vols ou d'emprunts à des groupes néolithiques fantômes.

Un groupe humain qui élève et consomme, fusse un tout petit nombre d'animaux, accède assurément au stade de la production de nourriture et son mode de vie, sa mobilité, son type d'occupation du sol et à terme sa structure sociale s'en trouvent obligatoirement modifiés en quelque manière. L'image d'un Mésolithique farouchement voué à la chasse jusqu'à son extinction au contact d'un Néolithique intrusif ne paraît donc pas conforme à la réalité. La coupure majeure doit se situer en amont du stade où, le processus de néolithisation étant arrivé à son terme, le Néolithique se trouve complètement installé avec son agriculture, son élevage, sa céramique et ses pierres polies... Ce processus a certainement pris un certain temps. Si le Néolithique ancien affirmé existe clairement dans le Sud-Ouest de la France au milieu du 5ème millénaire, il n'y apparaît certainement pas ex nihilo. De fait, l'analyse des industries lithiques nous a bien montré le déroulement d'un tel processus, représenté par les trois phases du cycle roucadourien.

Dans cet exemple, la signification culturelle des industries lithiques trouve, selon nous, une illustration frappante puisque, par leur seule analyse et sans le secours d'études économiques - qui représenteront assurément un progrès très important des études à venir - on peut déjà repérer une césure marquée entre le Sauveterrien et la, ou les cultures subséquentes, tandis que ces cultures amorcent, dès leur début, un processus d'évolution conduisant sans rupture au Néolithique.

L'hypothèse de travail que nous proposons ici, comme alternative à celle de J.-G. Rozoy, est celle d'un processus de néolithisation progressif, enclenché bien plus tôt qu'on ne le pensait, dès le début du 6ème millénaire dans la zone considérée. Cette hypothèse de travail a, sur les conceptions antérieures, l'avantage de permettre le réexamen et la réintégration ou la réhabilitation de toute une série de ces "faits damnés" écartés commodément comme "pollutions", "contaminations" néolithiques et disqualifiés, bien rapidement parfois : tessons de poterie, restes d'animaux domestiques, traces d'agriculture (pollens, macrorestes, meules) ou même éléments de complexes lithiques jugés intrusifs parce que ne correspondant pas à l'idée que l'on s'est forgée d'un Mésolithique "normal".

Il n'est pas douteux que des remaniements ont parfois eu lieu, mais certaines associations et pas n'importe lesquelles, sont trop régulièrement observées pour être fortuites. Il faut bien, dans ce cas, les accepter comme des récurrences, ces récurrences sur lesquelles se fonde toute science d'observation. Les écarter a pour conséquence de se priver d'un élément majeur de compréhension et de réduire les faits à n'être jamais qu'une image appauvrie et "nettoyée" arbitrairement, illustration d'une théorie bloquée qui n'est plus en mesure de s'ouvrir à de nouvelles évidences.

Dans ce processus de néolithisation où se trouvent prises les industries du stade dit récent ou final de "l'Epipaléolithique", la côte méditerranéenne ne se trouve plus seule impliquée. L'Aquitaine, comme nous avons essayé de le montrer, mais aussi le Massif central (Mazière et Raynal, 1984), le Centre-Ouest (Joussaume, 1981), et vraisemblablement des régions plus septentrionales, y compris peut-être le Bassin parisien et l'Est de la France (Roussot-Larroque et Thévenin, 1984) s'y trouvent également concernés. Le point de départ se situerait à peu près à la transition Boréal-Atlantique.

L'exemple ici considéré illustre donc la valeur de signification des industries lithiques, d'abord pour repérer une relative discontinuité dans l'évolution de ces industries, au passage du Sauveterrien aux complexes à trapèzes d'Aquitaine. Cette discontinuité nous a menée à conclure au remplacement du Sauveterrien par une (ou des) culture(s) différente(s).

Au-delà de cette valeur d'indicateur culturel, ne peut-on envisager que l'outillage lithique ait, dans ce cas, une autre valeur, celle de signe des mutations économiques avec lesquelles la mutation technologique constatée se trouve concomitante, dans notre exemple ? Il n'est certes pas question de postuler une relation déterministe et mécanique dans laquelle l'apparition des nouveaux types serait la résultante directe des changements économiques. Inutile de souligner le caractère magique que prendrait une causalité de cet ordre. Si vraiment les armatures microlithiques ont été exclusivement destinées à la chasse, on ne voit pas comment le changement économique qui introduit l'élevage pourrait faire changer le type des missiles utilisés pour un autre secteur d'activité, la chasse, qui s'est maintenue assez longtemps, en parallèle avec l'élevage pour l'approvisionnement en viande. A vrai dire, on le sait bien, dans certaines cultures actuelles

ou sub-actuelles, élevage et chasse ne sont pas antinomiques ; l'exemple des Masaf, bergers et chasseurs, dont l'arc et la flèche sont l'équipement le plus commun, peut faire réfléchir, ainsi que le fait que la période où des flèches indiscutables sont les plus nombreuses se trouve être le Néolithique final, époque où l'élevage prend une grande extension (Jarman, 1976). On n'oserait cependant considérer les changements survenus dans le style du débitage et des armatures comme la conséquence directe des mutations économiques liées au début de la néolithisation ; du moins, le mécanisme d'une telle causalité nous échappe, pour l'heure, entièrement. On peut tout au plus regarder l'innovation technique que constitue le débitage régulier, du style Montbani, comme un progrès vers une standardisation des produits, gagnée au prix d'une technique plus élaborée, avec préparation spéciale du nucléus, donc montage d'une chaîne opératoire plus codifiée, plus médiatisée. Ainsi s'exprimerait, du point de vue de l'artisanat de la taille du silex un changement relatif d'attitude. A l'autre bout de la chaîne, les armatures, plus régulières mais aussi, on l'a noté depuis longtemps, plus grandes et lourdes que les armatures sauveterriennes, seraient en rapport avec un progrès des techniques de propulsion. L'accommodation de la base, amincie par retouche inverse plate, pour la commodité de l'emmanchement, serait en relation avec ces modifications, ainsi peut-être que la retouche en double biseau (triangles et segments du Bétay) ou la retouche envahissante de la face dorsale (flèches de Montclus ou du Châtelet, fléchette à base droite, ou concave).

Du strict point de vue technologique, à la Borie del Rey ou au Martinet, la continuité est flagrante entre les premiers trapèzes et les armatures, de plus en plus évoluées, conduisant aux types qui caractériseront partout le Néolithique, avec des flèches, tranchantes et perçantes, de plus en plus lourdes. Cette évolution n'exige en aucune manière l'intervention d'immigrations ou de contacts très loin vers le Sud ou l'Est. D'ailleurs, les armatures qui apparaissent aux stades "récent" et "final" et que l'on explique un peu vite par des intrusions d'un Néolithique exogène n'appartiennent pas, pour la plupart, aux cultures du Néolithique ancien qui auraient colonisé notre territoire. Ainsi, les "flèches danubiennes" ne font pas plus partie de l'équipement lithique du Rubané, dans son aire d'origine, que les flèches de Montclus ne caractérisent le Cardial classique de Méditerranée. Elles sont, en revanche, dans la logique d'un développement interne dont le début coïncide plus ou moins

avec ce fameux point d'inflexion du commencement du 6ème millénaire.

Le degré du changement culturel, sa logique interne et sa continuité ne sont pas foncièrement différents alors de ce qui s'observait au cours de l'évolution des cultures antérieures du stade dit ancien ou moyen. Ici, pourtant, cette mutation en nappe présente un caractère massif, suggérant que les territoires délimités par la géographie culturelle au stade "moyen" ne devaient être que relativement cloisonnés : une zone fort large s'est en effet ouverte aux innovations, de manière à peu près simultanée, et sous des formes peu différentes. "Sauveterrien", "Montclusien" et autres groupes culturels de la même époque s'engagent tous, en fin de compte, dans la même voie et presque au même moment, ce qui ne peut être mis au compte de simples convergences accidentelles entre des cultures qui évolueraient chacune sur son fonds propre.

Reconnaître cela n'est assurément pas affirmer une uniformité totale. Dans ces groupes culturels en voie de néolithisation, il existe des faciès et des styles différents, ce qui est normal, vu l'étendue du territoire concerné et la différence des substrats sur lesquels s'est opérée la mutation.

De ces substrats restent parfois des traces discernables, de curieuses fidélités à une tradition locale, observables jusqu'au niveau microrégional, ce qui exclut l'idée d'un changement de population, d'une migration ou d'une invasion responsable de l'arrivée du Néolithique. Si les idées, peut-être, et les cultigènes, souvent, sont venus de l'extérieur, c'est pourtant le Mésolithique lui-même qui se néolithise et l'on ne peut soutenir la théorie d'un Néolithique arrivant tout constitué dans les bagages d'une vague de colonisateurs, un "Néolithique en kit" comme le dit joliment A. Thévenin.

C'est encore notre exemple aquitain qui nous offrira peut-être une illustration de ces fidélités supra (ou infra ?) culturelles. Les sites sauveterriens dont nous avons parlé, Rouffignac, Sauveterre-la-Lémance, la Borie del Rey, se distinguaient par la différence du taux d'armatures; Rouffignac avait plus d'outillage commun, Sauveterre et la Borie, plus d'armatures. Or, après la mutation du 6ème millénaire, alors

qu'on ne se trouve plus dans le même cadre culturel, que l'industrie lithique pratique un style de débitage différent et fabrique des armatures de types différents, avec un nouveau style de retouche, on peut pourtant faire une constatation curieuse : alors que tout a changé et que l'on est entré dans une nouvelle époque, une nouvelle culture, quelque chose pourtant demeure. Les sites dont les niveaux sauveterriens (au sens où nous l'entendons, c'est-à-dire le stade moyen de J.-G. Rozoy) livraient beaucoup d'armatures, continuent d'en livrer beaucoup dans leurs niveaux protonéolithiques ou néolithiques (Pré-Roucadourien et Roucadourien). C'est le cas de la Borie et du Martinet. En revanche, Rouffignac, qui livrait peu d'armatures et beaucoup d'outils du fonds commun dans ses niveaux sauveterriens, conserve une même proportion dans les niveaux postérieurs.

Qualitativement, cette fois, le contenu des grandes catégories d'outils s'est sensiblement modifié, mais, quantitativement, le rapport n'est pas profondément changé. De manière symétrique et inverse par rapport à notre premier exemple, il apparaît ici que le point de vue quantitatif, appliqué à la comparaison de la structure de ces outillages lithiques, sous l'angle du rapport armatures/outils communs pris globalement, ne revêt pas la même signification que le point de vue qualitatif. En effet, le changement culturel ne perturbe pas l'équilibre de ce rapport, toutes choses étant changées par ailleurs, ce qui permet de penser que ce rapport n'a pas une signification culturelle sans équivoque.

Peut-on alors lui attribuer une valeur fonctionnelle ? Autrement dit, doit-on penser que la vocation de ces sites à certains types de relations à l'environnement, et certains types d'activités, était si marquée qu'elle ait survécu aux importants changements technologiques que reflète la typologie de l'outillage lithique ?

On touche peut-être ici aux limites de la signification culturelle des industries lithiques. D'un côté, on doit admettre une dose peu banale de variabilité pour ce rapport armatures/outillage commun à l'intérieur d'une seule et même culture dans des sites différents, c'était le cas dans notre premier exemple : le rapport armatures : outils communs dans le Sauveterrien du sud-ouest de la France pouvait varier de 5 ou 6 % à plus de 80 % sans que l'on ait, pour le moment,

de raisons solides d'y distinguer plusieurs sous-groupes.

De l'autre côté, une stabilité notable de ce même rapport armatures/outillage commun se maintient, à l'intérieur d'un même site, à travers le changement culturel considérable qui conduit des dernières sociétés de chasseurs du Mésolithique aux premières communautés de pasteurs et paysans du Néolithique, autrement dit du Sauveterrien au cycle roucadourien. Le contenu typologique se trouve grandement modifié alors, mais non l'équilibre des grandes catégories. Dans la mesure où cet équilibre a de fortes chances d'être plus directement sous la dépendance des activités du groupe, il nous fait accéder, peut-être, à l'ordre fonctionnel, au sens le plus large du terme, en faisant entrevoir que culture et fonction, en droit inséparable, n'évoluent pas toujours exactement du même pas.

BIBLIOGRAPHIE

- BARRIERE, C., 1974 - Rouffignac, l'archéologie, Travaux de l'Institut d'Art Préhistorique de l'Université de Toulouse, Le Mirail.
- BINFORD, L.R., 1973 - Interassemblage variability - the Mousterian and the "functional" argument. In RENFREW, C.(éd), The Explanation of Culture Change, Models in Prehistory, London, Duckworth, pp. 227-254.
- BORDES, F. et SONNEVILLE-BORDES, D. de, 1970 - The Significance of Variability in Palaeolithic assemblages, in World Archaeology, 2, pp. 61-73.
- CHAMPAGNE, F. et ESPITALIE, R., 1972 - Note sur une datation du Sauveterrien de la grotte des Fieux à Miers (Lot), in Bull. Soc. Préhist. Franç., t.69, pp. 55-58.
- COULONGES, L., 1935 - Les gisements préhistoriques de Sauveterre-la-Lémance, Archives de l'I.P.H., t. 14.
- COURTY, M.-A., 1984 - Formation et évolution des accumulations cendreuseuses, approche micromorphologique, in "Influences méridionales dans l'Est et le Centre-Est de la France au Néolithique : le rôle du Massif central, Actes du 8e colloque inter-régional sur le Néolithique, le Puy 1981, Clermont-Ferrand, C.R.E.P.A., pp. 341-353.
- DUCOS, P., 1957 - Faune du gisement de Roucadour, in Bulletin du Musée d'Anthrop. préhist. de Monaco, t. 4, pp. 165-188.
- FERRIER, J., 1936 - Le Sauveterrien en Gironde, in Bull. Soc. Préhist. Franç., pp. 515-520.
- GEDDES, D., 1980 - De la chasse au troupeau en Méditerranée occidentale, Les débuts de l'élevage dans le bassin de l'Aude, Archives d'Ecologie Préhistorique, Ecole des Hautes Etudes en Sciences soc., 5, 145 p.
- JARMAN, M.R., 1976 - Animal Husbandry, the early Stades, in 9e Congrès U.I.S.P.P., Nice, Colloque XX, Origine de l'élevage et de la domestication, pp. 22-50.

- JOUSSAUME, R., 1981 - Le Néolithique de l'Aunis et du Poitou occidental dans son cadre atlantique, Rennes, 625 p. (Assoc. Trav. Labo. Anthrop. Rennes).
- KOZŁOWSKI, S.-K., 1973 - Introduction to the History of Europe in early Holocene, in The Mesolithic in Europe, Varsovie, pp. 331-366.
- LACAM, R., NIEDERLENDER, A. et VALLOIS H.-V., 1944 - Le gisement mésolithique du Cuzoul de Gramat (Lot), Archives de l'I.P.H., t. 21.
- LE TENSORER, J.-M., 1979 - Recherches sur le Quaternaire en Lot-et-Garonne : stratigraphie, paléoclimatologie, et préhistoire paléolithique, Bordeaux, Université de Bordeaux III, (Thèse).
- MAURY, J., 1982 - Le Néolithique ancien des Grands Causses dans l'abri de Combe Grèze (commune de la Cresse, Aveyron), in Le Néolithique ancien méditerranéen, Actes du colloque international de Préhistoire, Montpellier, Archéol. en Languedoc, n° spécial, pp. 261-264.
- MAZIERE, G. et RAYNAL, J.-P., 1984 - Mésolithisation et néolithisation dans l'ouest du Massif central, in Influences méridionales dans l'Est et le Centre-Est de la France au Néolithique : le rôle du Massif central, Actes du 8e colloque inter-régional sur le Néolithique, Le Puy 1981, Clermont-Ferrand, C.R.E.P.A., pp. 95-107.
- NIEDERLENDER, A., LACAM, R. et ARNAL, J., 1965 - Le gisement néolithique de Roucadour, 3e supplément à Gallia Préhistoire, Paris, C.N.R.S.
- POPLIN, F., 1979 - Origine du mouflon de Corse dans une nouvelle perspective paléontologique : par marronnage, in Ann. Génét. Sél. Anim., 11, pp. 133-143.
- ROUSSOT-LARROQUE, J., 1973 - Les microlithes et la civilisation d'Artenac en Aquitaine, in Bull. de la Soc. Préhist. Franç., pp. 211-218.

- ROUSSOT-LARROQUE, J., 1977 - Néolithisation et Néolithique ancien d'Aquitaine, in Bull. de la Soc. Préhist. Franç., pp. 559-582.
- ROUSSOT-LARROQUE, J., (à paraître) - Les deux visages du Néolithique ancien d'Aquitaine, in Actes du colloque de Montpellier.
- ROUSSOT-LARROQUE, J. et THEVENIN, A., 1984 - Composantes méridionales et centreuropéennes dans la dynamique de la néolithisation en France. in Influences méridionales dans l'Est et le Centre-Est de la France au Néolithique : le rôle du Massif central, Actes du 8e colloque intern. sur le Néolithique, Le Puy 1981, Clermont- Ferrand, C.R.E.P.A.
- ROZOY, J.-G., 1978 - Les derniers chasseurs, Charleville, 3 vol.
- SACKETT, J., 1977 - The Meaning of Style in Archaeology : a general Model, in American Antiquity, vol. 42, 3, pp. 369-380.
- THEVENIN, A., 1982 - Rochedane, L'Azilien, l'Epipaléolithique de l'est de la France et les civilisations epipaléolithiques de l'Europe occidentale, Mémoire de la Fac. des Sc. Sociales, Ethnol., Strasbourg.
- THEVENIN, A. et ROUSSOT-LARROQUE, J., 1981 - Azilianisation, Mésolithisation, Néolithisation, in ler Congrès intern. de Paléontol. Hum. Nice, résumés des communications.

DISCUSSION

Président de la séance : Alberto BROGLIO

J.K. KOZŁOWSKI

Le phénomène de changements technologiques pouvant coïncider avec les changements économiques ou encore, le passage de l'économie de peuples chasseurs à l'économie agricole est un phénomène aussi important, que la néolithisation que nous connaissons bien.

J.-P. RIGAUD

Il existe deux problèmes au niveau des comparaisons. Le premier est le site de Rouffignac qui ne fut pas fouillé entièrement, posant ainsi des limites dans l'échantillonnage considéré. La Borie del Rey ensuite, de même que les autres sites, dont le découpage culturel est stratigraphique, demande des précautions car il s'agit peut-être d'un regroupement artificiel de niveaux culturels différents.

J. ROUSSOT-LARROQUE

Si l'on considère l'échantillonnage de Rouffignac insuffisant, alors il en va de même pour tous les sites d'Aquitaine, rarement fouillés de façon exhaustive. De plus, les couches sont souvent mêlées. Il est certain qu'un traitement statistique n'est pas possible pour un matériel de ce type mais dans une certaine mesure, celui-ci reflète toujours quelque chose. Si l'on récuse cela, tout le mésolithique d'Aquitaine est sans valeur.

J.-P. RIGAUD

Il s'agissait d'une remarque méthodologique.

A. GOB

Ceci fut un exemple clair d'une évolution lithique régionale ne se retrouvant pas sur d'autres plans. Mais il existe une séparation fondamentale entre le Mésolithique ancien et récent. En effet, où peut-on voir un lien entre le nouveau débitage et le mode de vie ? Par exemple, le débitage régulier existe en Europe centrale et orientale bien avant et le

passage aux trapèzes ne semble pas lié à une quelconque économie de production. D'autre part, en Scandinavie, le débitage du type Montbanni et les trapèzes apparaissent en même temps qu'en France, dans le Kongenmosen que les archéologues scandinaves différencient de l'Erteböllien, qui lui est lié à une économie de production avec la céramique, le mode de vie est axé sur la sédentarité.

Par conséquent, le lien entre le nouveau débitage et l'apparition d'une nouvelle économie n'est pas démontré.

J. ROUSSOT-LARROQUE

Mon but n'a pas été de lier nouveau débitage et nouvelle production mais plutôt d'insister sur la coïncidence des reliants. La mutation massive technologique doit être en relation avec quelque chose et cela, semble-t-il au tournant du 6ème millénaire. D'autres événements peuvent entrer en ligne de compte.

J.K. KOZŁOWSKI

Cette coïncidence entre l'évolution économique et typologique est peut-être le fait d'un certain territoire et non d'un autre. Il s'agirait dès lors d'une particularité régionale.

J.G. ROZOV J'aimerais insister sur deux points :

1) le site Sauveterrien de Lacanau-Médoc comprend un pourcentage important d'armatures mais il est nécessaire de trouver d'autres gisements de ce type car un seul ne justifie rien.

2) au point de vue des trapèzes, je constate des aberrations. D'une part, le débitage régulier du type Montbani (proche de celui de Monclus) serait dû à des commodités d'emmanchements. Ceci me semble inexact car il faut 2000 ans pour arriver aux trapèzes plats, de même aucun trapèze ne fut trouvé emmanché. De plus, lier les nouveaux trapèzes à une nouvelle production est exagéré, car nous n'en avons aucun indice. Cette économie existait antérieurement au Proche-Orient et cela avant l'apparition du trapèze. En France, le Sauveterrien ne nous donne aucune preuve d'un passage technologique à la production.

La couche 3 de Rouffignac comprend les mêmes industries que les couches 4 et 5 avec quelques trapèzes. Dans tout le Sud de la France, il y a continuité absolue du stade moyen au stade récent de l'Épipaléolithique.

J. ROUSSOT-LARROQUE

Les légumineuses cultivées existent aussi dans le niveau du Monclusien ancien. La céramique cardiale le long de l'Atlantique est la même qu'en Provence. Il y a également des microlithes. Nous avons 40 % de moutons à Dourenes dans les Pyrénées occidentales.

J.P. FAGNARD

Connaît un gisement avec du cerf.

J. ROUSSOT-LARROQUE

Cette industrie à débitage de type Montbani évolue vers des flèches tranchantes. Il y a un désir évident de standardisation qu'on peut lier ou non à la production.

A. BROGLIO

Dans le bassin de l'Adige, il n'y a pas de comparaison entre les armatures et la production mais plutôt entre les différents types d'armatures. Il semble que l'apparition de l'agriculture dans chaque groupe culturel se fit après celle de la poterie et des trapèzes.

A. BIETTI

Le problème de la connexion entre les gisements de plein air et de grotte ne fut pas traité. On peut voir des changements dans la chasse et dans les activités pratiquées indépendamment des changements s'effectuant au niveau des outils.

J. ROUSSOT-LARROQUE

Est entièrement d'accord avec A. Bietti, mais ne disposais pas d'un matériel assez fiable. Cela sera possible avec du matériel issu de gisements fouillés de façon complète.